

## Les mémoires du capitaine Handy

Au cours d'un voyage avec Chan Li sur sa goélette *Toafa*, j'arrivai à une des îles perdues des lointaines Tuamotu où je fis la connaissance de Monsieur Clément. Sa maison, de style européen, était au centre du village et donnait sur le lagon. De taille plutôt modeste, elle dominait néanmoins d'un air souverain les huttes qui l'entouraient. Son toit rouillé de tôle ondulée était orné d'un luxe de lambrequins ajourés. Un drapeau français délavé pendait d'une hampe plantée au-dessus de l'escalier menant à la véranda. Tandis que nous jetions l'ancre, je demandai à Chan qui était le propriétaire.

— Un Français, métis, maman d'ici. Appartient gouvernement. S'habille. Va venir.

On avait descendu une chaloupe du *Toafa* et on nous amenait au rivage Chan et moi, quand il se montra. Mon hôte – enfin, celui dont j'espérais qu'il le serait – nous attendait au bout d'un appontement branlant. C'était un homme entre deux âges, solide, basané, aux cheveux gris fer et aux yeux bleu ardoise. Il était habillé, plutôt chaudement pour les tropiques, d'un costume croisé de serge, d'une chemise blanche à col amidonné, d'un chapeau melon, et de

souliers jaunes. Les souliers étaient trop étroits pour lui et le faisaient se dandiner d'un pied sur l'autre. Il était ruisselant de sueur et l'amidon de son col avait fondu le temps que nous le rejoignons. Il m'accueillit en français, mais Chan lui ayant fait remarquer que j'étais américain, il passa aussitôt à l'anglais, un anglais d'un charme suranné que je ne saurais rendre. Il avait un abord doux et modeste et un sourire si amical qu'il attira immédiatement ma sympathie. Il me tendit sa carte où on pouvait lire :

Monsieur Raoul Clémont  
Administrateur  
Hopearoa<sup>13</sup>

Je lui demandai si je pouvais rester sur l'île deux ou trois semaines en attendant le retour du *Toafa*. Il me répondit avec un grand sourire.

— Vous voulez rester ici ? Mais bien sûr. Vous serez mon hôte. C'est un grand honneur pour moi.

Il demanda aussitôt aux matelots de Chan Li d'aller chercher mes affaires. Chan Li repartit à bord avec eux, ayant des marchandises à débarquer et voulant repartir aussitôt que possible. Je suivis mon hôte chez lui.

Le crissement de ses souliers semblait exprimer les souffrances aiguës qu'ils lui causaient. Je fus soulagé quand il me demanda s'il pouvait les ôter.

— Je vous en prie, mettez-vous à votre aise.

Il me dit qu'il ne mettait ses vêtements de *popaa* que lorsque venait une goélette, ce qui était rare. Il revint un moment après, pieds nus, mais ayant changé de col ami-

---

13. Cette île est imaginaire. Son nom signifie en tahitien « la toute dernière extrémité ». Il peut y avoir, pour une oreille polynésienne, un jeu de mots discret avec *Hopeaora* qui signifierait « la fin de la vie ».

donné, qui fondit aussi vite que le précédent. J'étais tenté de lui suggérer d'ôter son lourd costume de serge, mais il devait juger que sa position d'administrateur lui imposait de s'habiller à l'euro péenne, pour le moment du moins.

Mon arrivée était un évènement, et il semblait ravi d'avoir une tâche officielle à remplir. Il m'emmena à son bureau où il passa une bonne heure à m'inscrire comme résident temporaire à Hopearoa. Il recopia mon passeport mot à mot dans son registre, depuis la notice de la première page jusqu'au résumé des règles à la dernière.

— Je veux faire bien comme il faut, m'expliqua-t-il, tandis qu'il transcrivait tout dans une calligraphie impeccable.

Lorsqu'il arriva à la rubrique « Avertissement » sur la page de garde, qui précise ce qu'il faut faire en cas de perte du passeport, il s'arrêta pour lire une phrase à haute voix : « En pareil cas, un nouveau passeport ne peut être émis qu'après une enquête exhaustive. »

— Exhaustive... exhaustive, répétait-il, perplexe. J'ai oublié ce que cela veut dire. Ah oui ! Je me souviens. Quand je suis très fatigué, je suis exhaustif, c'est bien ça ?

Je lui expliquai le sens du mot, et il me remercia chaleureusement, comme si je lui avais rendu un grand service. Quand il arriva à la rubrique « Qualité du porteur », il s'interrompit de nouveau et me regarda avec une expression de profond respect.

— Mon cher hôte, vous êtes un écrivain ? Vous écrivez, et les gens lisent ce que vous écrivez ? Quel honneur pour moi ! De quel journal en Amérique êtes-vous l'auteur ?

— Oh, je ne suis pas vraiment un auteur. En fait...

Il pensa que je disais cela par modestie.

— Mais si, mais si ! insista-t-il. Votre gouvernement dit que vous êtes auteur, écrivain. Le Secrétaire d'État de votre grand pays veut que votre valeur soit reconnue. Vous êtes

écrivain, écrit-il, et on doit garantir votre liberté et votre sécurité avec l'aide et la protection de la loi.

Je ne peux rendre le ton grave avec laquelle il disait cela. Une lettre personnelle du Président des États-Unis n'aurait pu lui faire une impression plus profonde que la lecture de mon passeport.

— Ici aussi, vous allez écrire, dit-il. Vous allez rencontrer le capitaine Handy. Sa vie est remplie de grandes actions et il souhaite publier un livre de ses mémoires. Comme il sera heureux si vous acceptez de l'aider à écrire son livre!

J'avais vu la goélette du capitaine Handy en entrant dans le lagon de Hopearoa et Chan Li m'en avait dit deux mots.

— Boit, boit, boit tout le temps. Va bientôt crever.

Son bateau, beaucoup plus grand que le *Toafa*, était ancré à cent mètres du rivage. La peinture des francs-bords, jadis blanche, était d'un jaune sale, cloquée et écaillée. Les voiles étaient décousues par endroits et des coulées de rouille reliaient les cadènes à la végétation marine luxuriante qui tapissait la coque. Le grément pendait, les étais étaient détachés et se balançaient avec le mouvement du bateau. Un auvent fait de morceaux de toile et de sacs de coprah rapiécés était étendu sur la bôme. Le seul signe de vie à bord était un vieil homme qui manœuvrait la pompe du bateau. Il allait d'avant en arrière, avec la régularité du balancier d'une antique horloge, et un petit jet d'eau, en rythme avec son mouvement, sortait par à-coups du flanc du navire. Chan me dit qu'il y avait des années que ce bateau était immobilisé là.

M. Clément suggéra que nous rendions visite au capitaine Handy. J'étais assez curieux de rencontrer le capitaine de cet antique navire qui ne paraissait rester à flot que grâce au vieil homme qui pompait. Je fis quelques questions tandis que nous pagayions pour nous y rendre, mais mon hôte ne m'apprit rien de nouveau. Il me dit que le capitaine

Handy m'expliquerait tout. La pirogue se rangea le long de la coque et nous grimpâmes à bord. L'homme à la pompe nous regarda d'un air préoccupé et parla à voix basse à M. Clémont qui hésita un moment et se tourna vers moi.

— Le capitaine dort toute la journée. Il sera peut-être mécontent que je lui parle maintenant, mais votre arrivée est une raison majeure. Il devrait le comprendre.

Je descendis avec lui jusqu'à une cabine aussi sale et décrépite que le reste du bateau. Il y avait une table au milieu, couverte de vieux journaux et de magazines écornés. Au-dessus, une suspension avec un abat-jour rouillé. Le long d'une paroi, une alcôve cachée par un rideau. M. Clémont hésita un instant puis, avec l'air de prendre une résolution héroïque, il tira le rideau, dévoilant une couchette sur un coffre à tiroirs. Sur cette couchette, le capitaine Handy dormait.

Il était nu jusqu'à la ceinture, et son corps était incroyablement maigre et velu. Ses tempes étaient creuses et son crâne dégarni, mais sa barbe descendait presque jusqu'à sa taille. Sa tête était longue, maigre et anguleuse, sa mâchoire était ouverte et il respirait bruyamment par la bouche. Sa peau, blanche comme une moisissure, n'avait pas dû voir le soleil depuis de longs mois. Je ressentis un mélange de malaise et de répulsion en contemplant ce corps inerte. Il paraissait à peine humain.

M. Clémont lui toucha légèrement l'épaule et recula, en me jetant un regard effrayé, comme s'il avait commis un sacrilège. Il n'y eut aucune réaction.

— C'est un gros dormeur, lui dis-je, vous feriez mieux de le secouer.

Après beaucoup d'hésitation, il osa, très doucement. La bouche se ferma et le capitaine fit une horrible grimace, comme s'il avait mordu dans un morceau infect.

— Voilà, voilà, grogna-t-il.

Sa voix était profonde et sonore. On ne pouvait croire que cette ombre d'homme pouvait produire tant de bruit. Il ouvrit alors les yeux, bleus et froids. Il émergea peu à peu puis tout d'un coup se mit en position assise.

— Mais qu'est-ce que... gronda-t-il.

— Capitaine, excusez-moi, le *Toafa* est arrivé, et nous avons un visiteur.

Le vieil homme se mit à genoux, saisit les bords de sa couchette, et au même moment, on aurait dit qu'une main invisible avait repoussé M. Clémont vers l'escalier, d'où il me regarda d'un air effrayé et désolé. Le capitaine restait immobile, le regard vide. La fureur avait quitté son regard, les muscles de son visage se détendirent, et sa mâchoire tomba comme si elle était trop lourde pour être retenue. Il flageola un moment sur ses genoux, puis retomba sur le côté et ne bougea plus.

M. Clémont me jeta un regard triste tandis que nous revenions sur le pont.

— J'ai été trop téméraire, dit-il. Dans la journée, le capitaine Handy dort et supporte mal d'être réveillé.

— Il est toujours comme ça ?

— Oh non ! Il ne faut pas le juger maintenant. Ce soir, après son petit déjeuner, vous verrez. Je lui dirai que vous êtes écrivain et journaliste. Il sera très content. Et il joue de la cithare. Je ne me lasse pas de l'écouter.

Chan Li nous attendait à la boutique de M. Clémont – il était à la fois marchand et administrateur d'Hopearoa. La brise avait fraîchi et comme le courant sortait du lagon, il voulait en profiter pour lever l'ancre sans tarder. Il me dit qu'il repasserait par l'île dans deux ou trois semaines, selon le temps qu'il ferait. Nous avons suivi des yeux le *Toafa* jusqu'à la passe, et puis M. Clémont me montra ma chambre. Je vis aussitôt que c'était la sienne, mais il insista pour que je la prenne.

— Je n'ai pas souvent des visiteurs du grand monde, dit-il. Il y a huit ans que le dernier est venu ici. Ce sera un bon souvenir pour moi.

Il me dit qu'il était né à Hopearoa, et n'en avait pas bougé.

— Ma mère est née sur cette île. Vous avez sans doute compris que je suis de sang français par mon père. C'était un homme honorable de cette grande nation. Tenez, le voilà !

Accrochée au mur au-dessus de la table, il y avait une photo d'un officier de marine français en grand uniforme. Derrière sa barbe noire, il ressemblait un peu à M. Clémont. Il était appuyé d'une main sur une colonne et tenait de l'autre la poignée de son épée. Au bas de la photo on pouvait lire :

*À ma petite Manukura  
Souvenir affectueux de nos promenades  
sur la belle île de Hopearoa*

*Raoul Clémont  
Capitaine de frégate  
Le 5 août 1875*

— J'aurais bien voulu connaître mon père, dit-il avec regret. Son navire de guerre n'est venu qu'une fois à Hopearoa. Manukura est ma mère. Elle l'aimait, mais elle n'a plus eu de nouvelles de lui. Elle m'a donné son nom. Je veux vous montrer un beau portrait que j'ai fait faire de lui à partir de cette photo. Il est dans la chambre de ma mère.

Il me conduisit par un couloir étroit de l'autre côté de la maison.

— Ma mère a perdu la santé depuis cinq ans. Elle ne quitte pas son lit.

Il frappa légèrement, ouvrit la porte et me fit entrer dans la chambre. C'était une grande pièce remplie de meubles tendus de peluche vieux rose. Un lustre de cuivre orné de pendentifs de verre était accroché au plafond et les murs étaient recouverts d'un beau décor de coquillages, de formes et de couleurs variées. Mais mon attention fut attirée par le lit où reposait la mère de mon hôte, adossée à des oreillers. Son visage était beau et expressif, et je pouvais imaginer combien elle avait dû être jolie dans sa jeunesse. Malgré ses soixante-dix ans, elle n'avait que peu de cheveux blancs. Elle portait deux lourdes tresses qui reposaient sur le drap. Son fils lui expliqua dans sa langue qui j'étais. Elle prit ma main dans les siennes. Je ne pouvais douter de la sincérité de son accueil. Elle dit quelques mots à son fils qui se tourna vers moi pour traduire.

— Ma mère voudrait savoir si vous avez des nouvelles de mon père, le capitaine de frégate Raoul Clémont.

J'avouai à regret que non, en ajoutant que j'en aurais sûrement si j'avais été de nationalité française.

L'agrandissement de la photo était suspendu face à elle. Dans un énorme cadre doré, il mesurait un bon mètre carré. Les joues et les lèvres étaient rouges et la barbe d'un noir bleuté. L'uniforme était bleu clair et les boutons dorés, ainsi que l'épée et les épaulettes. Les lignes et les rides avaient été effacées du visage, qui paraissait de cire. Sur le passe-partout, dans un coin, on lisait « Atelier photo du Midwest, Chicago, Illinois, USA ».

De retour dans ma chambre, j'examinai quelques livres en anglais sur une étagère au-dessus de la table. Je fus surpris de découvrir sur cette île perdue une édition des *Poèmes* de Tennyson, les *Règles et exercices d'une vie sainte* de Jeremy Taylor, les *Essais* de Charles Lamb, et un volume de *Sélection de poèmes anglais et américains*. Les quatre volumes avaient été visiblement lus et relus, et un



manuel franco-anglais de conversation était réduit en lambeaux par l'usage. M. Clémont me dit que ces livres avaient appartenu à un missionnaire protestant qui avait vécu sur l'île et qui était mort il y avait longtemps.

— Il était si bon pour moi. Il m'a donné des cours d'anglais. Depuis, je me suis formé tout seul. Je lis souvent ces livres. Je peux réciter beaucoup de poèmes dans votre langue. Vous voulez en entendre ?

Il m'a récité alors d'un ton fervent et avec une prononciation originale quelques vers de *Maud*, de Tennyson :

*Viens au jardin, Maud, par ici,  
Car la méchante Nuit a fui...*

Je le félicitai chaudement quand il eut terminé, et cela lui fit plaisir.

— Oui, je parle bien l'anglais, mais je ne peux pas l'écrire. Comme j'aimerais, pourtant ! Je pourrais avoir la joie de composer des poèmes. Je pourrais aider le capitaine Handy à écrire ses mémoires... Ah ! si vous pouviez l'aider, il en serait si heureux. Il dit qu'il faudrait les imprimer et qu'il sera riche quand le livre sera publié.

— Chan Li m'a dit qu'il boit beaucoup.

— Oui, c'est vrai, il abuse de la boisson, dit-il tristement.

Continuant de l'interroger sur le capitaine, j'appris que sa goélette était depuis quatre ans dans le lagon de Hopearoa, et que le capitaine avait encore du rhum à bord. Le bateau était trop vieux pour reprendre la mer, mais le capitaine espérait le remettre en état. Il était convaincu que s'il pouvait terminer ses mémoires et leur trouver un éditeur, il aurait un large public et que la vente du livre lui rapporterait suffisamment d'argent pour réparer son bateau.

Je demandai à M. Clémont de quoi, en attendant, vivait le capitaine Handy. Il évita une réponse directe et me

dit que le capitaine jouait si bien de la cithare que cela lui faisait venir les larmes aux yeux. J'en déduisis que M. Clémont l'alimentait à crédit depuis son magasin. Cela se confirma un peu plus tard quand, revenant d'une promenade sur l'île, je vis plusieurs pirogues se diriger vers la goélette. Quand elles arrivèrent à proximité, j'entendis la voix de stentor du capitaine dire « C'est quoi? Ma livraison? » Je compris que M. Clémont, qui était la délicatesse même, avait souhaité ménager la susceptibilité du capitaine en lui envoyant de nuit, aussi discrètement que possible, certaines des provisions qui lui avaient été apportées par le *Toafa*. S'il avait fait cela depuis quatre ans, je trouvais que c'était payer cher le talent du capitaine à la cithare, quelque exceptionnel qu'il fût.

Quand je revins à ma chambre, les villageois faisaient la queue devant le magasin de M. Clémont, qui jouxtait sa maison, et il leur distribuait les provisions qui venaient d'arriver.

— Ah, mon cher hôte, je vous ai cherché. J'ai vu le capitaine Handy. Il voudrait vous saluer.

— Il est descendu à terre?

— Non, il ne vient pas souvent à terre. Mais je lui ai dit que vous étiez journaliste. Il est enchanté. Il souhaite que vous l'aidiez à mettre son histoire en forme.

— Cela peut attendre demain?

Il me regarda avec inquiétude.

— Mais bien sûr! Vous êtes fatigué et vous voulez dormir. Nous irons demain soir. Maintenant vous pouvez aller vous coucher.

Mais je n'avais pas sommeil, et je suis resté à regarder M. Clémont et son assistant distribuer des provisions: du riz, du bœuf en conserve, des cornichons, et ce genre de choses. La seule vue de ces boîtes de bœuf me causa un haut-le-cœur. Elles me faisaient remonter des sensa-

tions de la guerre, le soir, dans la zone désolée du front des Flandres, quand les rations arrivaient par les couloirs des tranchées pour le jour suivant. Je revoyais en esprit la lumière étrange des fusées éclairantes qui illuminaient le no man's land, j'entendais les rafales des mitrailleuses et le crépitement des ricochets qui se perdait au loin. Je sentais les gaz, l'acide picrique, la chair humaine pourrissante, et l'odeur spécifique des tranchées et des abris humides pleins d'hommes mal lavés. Il n'y a pas un ancien soldat capable de regarder des conserves de bœuf en souriant.

Mais il ne semblait pas y avoir d'ancien soldat dans la population de Hopearoa. On y raffolait manifestement du bœuf en boîte et des cornichons. Il y en avait de grandes quantités. Pas d'échange d'argent ni d'écritures. M. Clémont m'expliqua qu'il n'avait pas besoin de livre de comptes. Chacun savait ce qu'il avait acheté, et paierait ses achats en coprah avant le retour de la goélette de Chan Li.

— J'ouvre le magasin seulement quelques jours, quand vient le *Toafa*. Après, il n'y a plus rien. Tout est parti.

Presque tout était parti dès ce premier soir: je n'ai jamais vu pareille orgie de bœuf aux cornichons. Certains avaient surestimé leur niveau de tolérance aux cornichons, et se plaignaient un peu, mais leurs souffrances n'avaient aucun effet dissuasif sur ceux qui en avaient encore à croquer. M. Clémont me dit que cela se passait chaque fois que venait le *Toafa*.

— Ils aiment beaucoup cette nourriture mais n'y sont pas habitués. Ils ont toujours après des aigreurs d'estomac.

Il me souhaita bonne nuit à la porte de ma chambre.

— J'espère que vous serez à votre aise pour dormir.

Je n'avais mangé qu'un demi-cornichon, trop acide pour mon goût, et je dormis paisiblement jusqu'au matin.

En fait, je ne me réveillai pas avant neuf heures. Mon hôte avait glissé un mot sous ma porte: « Bonjour, votre

café sera prêt quand vous voudrez. Vous me trouverez au magasin ». Je l'y rejoignis peu après. Il venait d'ouvrir un nouveau ballot et avait disposé sur le comptoir une douzaine de couronnes mortuaires faites de fleurs de verres de couleur attachées par du fil de fer, de celles qu'on voyait dans tous les cimetières à l'arrière des tranchées. À l'évidence, l'holocauste de 1914-1918 n'avait pas comblé les attentes des fabricants de ces couronnes, et ils écoulaient leurs surplus sur tous les marchés qu'ils pouvaient encore trouver. Elles portaient des inscriptions de perles enlacées dans les fleurs, du genre « Mort pour la France » ou « Mort pour la Patrie ». M. Clément les regardait avec admiration.

— Elles vont être magnifiques dans notre cimetière.

Il s'approcha de la porte pour en observer une à la lumière et s'écria soudain, en se tournant vers moi :

— Mon cher hôte, voici le capitaine Handy ! Il y a longtemps qu'il n'est pas venu à terre. Il veut vous saluer.

Il sortit deux chaises et plaça une petite table entre elles. Puis il alla chercher dans sa maison deux verres et une carafe d'eau. Pendant ce temps, le capitaine, qu'un de ses serviteurs amenait en canot, avait presque atteint l'appontement.

« Halte ! » cria-t-il, puis « En arrière toute ! », comme s'il commandait à une douzaine de rameurs. Le vieux marin s'accota à l'appontement. Le capitaine grimpa l'échelle et, suivi à distance respectueuse par le rameur, remonta lentement sur le rivage. Sous son casque colonial à larges bords, avec sa longue barbe blanche qui apparaissait en dessous, il ressemblait à un cousin dévoyé du Temps. M. Clément sortit à sa rencontre, mais il l'écarta d'un geste sans un mot et entra dans le magasin. Il me fit un signe de tête, s'assit, posa les mains sur les genoux et respira pesamment, comme si la courte marche depuis la jetée l'avait épuisé.